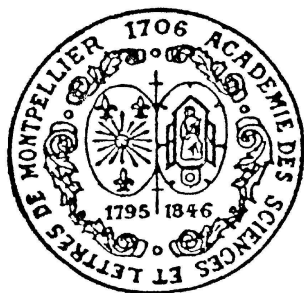


La Bibliothèque Universitaire de Médecine de Montpellier

Par Hélène Lorblanchet
Conservateur de la Bibliothèque Universitaire de Médecine de Montpellier



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 10/04/2006
Conf. n°3939, Bull. 37, pp. 85-90 (2007)

Logée depuis près de deux siècles au premier étage du bâtiment historique de la Faculté de médecine, la Bibliothèque Universitaire de Médecine propose au public une collection exceptionnelle, dont la présence en ces lieux résulte d'une histoire singulière.

Singulière parce que les collections anciennes – c'est-à-dire antérieures au XIXe siècle- sont fort rares dans les bibliothèques universitaires françaises : à peine une dizaine, dont la moitié à Paris, sur une centaine d'établissements. Singulière également par la nature même des fonds, totalement encyclopédiques dans une faculté hautement spécialisée. Singulière enfin et surtout par la manière dont fut constituée la collection, au début du XIXe siècle, presque entièrement grâce à l'œuvre d'un seul homme, Gabriel Prunelle, qui sut tirer le meilleur parti, au bénéfice de son Ecole, des circonstances de l'Histoire.

Car si certains des ouvrages remontent, comme l'Ecole de médecine elle-même, au Moyen Age, ils n'y sont pourtant parvenus que beaucoup plus tard, et l'un des aspects les plus surprenants de l'histoire de la bibliothèque est justement la disparition totale des collections qui ont pu y être conservées avant la Révolution.

Si rien n'est mentionné au sujet d'une bibliothèque dans les statuts de 1220, qui fondent officiellement l'Ecole de Médecine montpelliéraine, il ne faut guère attendre que vingt ans pour qu'un règlement du 14 janvier 1240 évoque la question de la circulation de livres entre étudiants et maîtres : tout possesseur d'un ouvrage de médecine « est tenu de le prêter à qui le lui demande », sous réserve pour ce dernier de fournir en échange un gage de valeur suffisante – les livres sont précieux- et de le rendre en bon état.

Tout au long du Moyen Age, l'Ecole, qui fonde son succès sur l'équilibre entre l'apprentissage expérimental et pratique, et l'étude des maîtres de l'Antiquité (Hippocrate et Galien) mais aussi des traditions juive et arabe, établit des programmes de lectures obligatoires, impliquant la disponibilité et la circulation des ouvrages recommandés. A une époque cependant où l'Ecole ne dispose pas à proprement parler de locaux, elle ne peut avoir de bibliothèque : celle-ci se trouve

donc dans les « collèges », établissements qui fournissent aux étudiants, outre le gîte et le couvert, des salles de travail. Au plus célèbre d'entre eux, le collège de Mende fondé par Urbain V, c'est une salle proche de l'entrée principale qui accueille, d'après les statuts de 1380, la bibliothèque, dont chaque étudiant possède la clé et où les livres sont enchaînés.

Entre le XVe et la fin du XVIIIe siècles, période pendant laquelle la faculté de médecine occupe des bâtiments spécifiques, l'existence de collections de livres transparait à travers divers documents d'archives, établissant par exemple un règlement d'utilisation de la bibliothèque (1534). Mais, par suite de circonstances mal définies, sans doute les guerres de religion et des épidémies successives, tout est dispersé.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, la situation est donc assez catastrophique, l'absence de bibliothèque se fait cruellement sentir, et les étudiants, pour lesquels le livre est devenu non seulement une nécessité mais un objet relativement courant, réclament en 1757 par pétition la fondation d'une « bibliothèque publique à l'usage seul de la Faculté » : il nous importe, disent-ils, « que cette bibliothèque soit tenue et conservée pour notre propre utilité et celle de nos successeurs », provisoirement, en l'absence de locaux à la faculté, logée chez les Dominicains voisins, et ouverte toute la matinée puis de 2h à 6h de l'après-midi en été, de 2h à 4h en hiver.

La réponse à cette demande n'arrive qu'en 1767, lorsque Henri Haguenot (1687-1775), médecin, chancelier de l'Université, décide de faire don d'une collection remarquable d'environ 1200 ouvrages médicaux, en anatomie, physiologie, histoire de la médecine, pathologie clinique, mais aussi de physique, philosophie, et lexicographie. Cependant, la donation est faite non au bénéfice de l'Ecole de médecine elle-même, mais à l'Hôtel-Dieu Saint-Eloi, dont Haguenot est l'un des syndics perpétuels. Elle est complétée par les subsides nécessaires à l'accroissement de la collection et à l'entretien d'un bibliothécaire, Guillaume Amoureux auquel succède son fils Pierre-Joseph. En 1771 et 1772, les docteurs Rast de Maupas et Uffroy complètent la collection par des dons d'ouvrages de médecine.

C'est en 1795 seulement que, suite à la fondation des Ecoles de Santé, la bibliothèque de Haguenot fut transférée de l'Hôpital à l'Ecole, qui en avait exprimé le souhait dès 1790. Un catalogue établi à cette époque fait état de 2700 volumes, soit une collection encore bien modeste et fort lacunaire.

La Révolution et ses conséquences sont toutefois particulièrement bénéfiques à l'Ecole de médecine : refondation, donc, en Ecole de Santé dès 1795, attribution des locaux de l'ancien évêché, obtention de subsides permettant la construction d'un amphithéâtre d'anatomie. Et surtout, constitution –enfin !- d'une bibliothèque digne de ce nom, pour laquelle Chaptal, ministre de l'Intérieur de Bonaparte pendant le Consulat, mandate un médecin érudit et bibliophile, Prunelle.

Gabriel Prunelle (1777-1853) est un personnage remarquable, aux activités intenses et variées. Etudiant à Montpellier, il est médecin militaire pendant les campagnes napoléoniennes, bibliothécaire de l'Ecole de médecine et professeur de bibliographie médicale (1803) puis de médecine légale et d'histoire de la médecine (1807). Après avoir quitté Montpellier en 1819, il sera député de l'Isère et maire de Lyon de 1830 à 1834, avant de devenir maire de Vichy, où il meurt en 1853.

Dès 1802, Chaptal l'envoie dans les « dépôts littéraires » parisiens puis de province, afin d'y choisir les ouvrages qu'il jugera utiles à la constitution de la bibliothèque de l'Ecole de médecine montpellieraine. C'est donc Prunelle qui constitue de toutes pièces, au fur et à mesure de l'inspection des dépôts, une collection que sa cohérence et sa diversité rendent réellement exceptionnelle. Son

ambition est « d'organiser la plus riche collection de livres », et outre les ouvrages choisis dans les dépôts, il n'hésite pas à recourir aux achats et aux échanges. Il suscite aussi des dons importants, comme celui de Barthez (5000 ouvrages).

Passionné par le livre, Prunelle est convaincu de la nécessité pour le médecin de connaître « les meilleurs ouvrages écrits sur chaque matière », des langues à la théorie et à la pratique médicales, en passant par la philosophie, les mathématiques et les sciences naturelles. Rien d'étonnant dans ce cas à ce que la collection de l'Ecole de médecine soit encyclopédique, et parcoure sciences, arts et lettres dans une vision humaniste du savoir.

La collection d'ouvrages imprimés –environ cent mille volumes avant le XIXe siècle- comprend pourtant une majorité d'ouvrages médicaux, mais celle-ci n'est que relative : 45% environ du fonds, où grands traités et éditions des maîtres anciens côtoient manuels et écrits des médecins les plus modernes. C'est assez naturellement que viennent ensuite, en complément, les sciences : biologie, zoologie, botanique, histoire naturelle, mais aussi mathématiques, chimie et physique. Les dictionnaires et encyclopédies sont nombreux : Encyclopédie de d'Alembert et Diderot bien sûr, mais aussi dictionnaires de Bayle, de Furetière, de Moreri ou de l'Académie française, sans compter des dictionnaires dans une trentaine de langues différentes. La littérature est présente avec tous les grands auteurs classiques (La Fontaine, Molière, Racine) et antiques, la philosophie avec Descartes et Pascal, Voltaire et Montesquieu. Nombreux sont les ouvrages de géographie et les récits de voyage : œuvres des pères jésuites du XVIIe siècle, grands récits d'exploration du XVIIIe. Les sommes historiques enfin côtoient les ouvrages d'archéologie magnifiquement illustrés et les ouvrages d'art proprement dits.

Parmi ces imprimés, citons une catégorie particulière, elle aussi richement représentée, celle des incunables. De 1469 –pour le plus ancien de la collection- à 1500, on y trouve de nombreuses éditions aldines, dont le fameux *Songe de Poliphile*, mais aussi une belle édition des *Canons* d'Avicenne à la première page enluminée et divers ouvrages illustrés.

Mais le caractère le plus exceptionnel de la collection est probablement la présence de quelque 900 manuscrits, dont les deux tiers remontent à l'époque médiévale. Il fallait en effet l'érudition, les connaissances bibliophiliques et le goût de l'histoire d'un Prunelle pour repérer et collecter de tels ouvrages à une période où le Moyen Age était encore largement synonyme de régression et de ténèbres. Là encore, Prunelle s'attache à recueillir des œuvres dans tous les domaines : religion d'abord, puis littérature antique et médiévale, médecine, et encore droit, musique, philosophie...Cinquante-neuf manuscrits sont de l'époque carolingienne, dont le plus ancien de la collection, un Psautier de 780 ayant appartenu à un membre de la famille de Charlemagne. Inversement, certains manuscrits sont du XVIe siècle –un superbe Portulan mêlant présentation à la manière médiévale et représentation des grandes découvertes, du XVIIe – correspondance de Christine de Suède- ou du XVIIIe siècle -cours de médecins montpelliérains. Non seulement la présence même de manuscrits est remarquable, mais il faut aussi noter, outre leur beauté et leur intérêt documentaire propres, la cohérence entre collection de manuscrits et collection d'imprimés : Prunelle a en effet veillé, aussi souvent qu'il le pouvait, à faire figurer des éditions imprimés des textes dont il avait obtenu un exemplaire manuscrit.

Signalons en passant la présence dans la collection de quelques belles reliures, médiévales ou classiques.

Un autre type de documents est conservé à la bibliothèque de l'Ecole de médecine : il s'agit des archives anciennes de la Faculté. Elles nous amènent à évoquer les nombreux étudiants qui s'y sont succédé et dont les noms s'égrènent dans les registres d'inscription, conservés depuis le XVI^e siècle. Parmi ces étudiants, le plus célèbre est bien sûr François Rabelais, dont la bibliothèque conserve non seulement l'immatriculation, le baccalauréat, la licence et le doctorat de médecine avec leurs inscriptions autographes, mais aussi des éditions anciennes du *Gargantua* et du *Pantagruel*, ainsi que son édition d'Hippocrate de 1537.

On ne peut conclure la présentation de cette bibliothèque et de son histoire sans évoquer une autre collection qui lui est étroitement liée, le Musée Atger. Si Jean François Xavier Atger (1768-1833) a en effet choisi de donner « à la bibliothèque de l'Ecole de médecine », entre 1813 et 1832, les mille dessins et cinq mille estampes qui constituent le musée, c'est assurément dans la même vision encyclopédiste qui a poussé Prunelle, et en complément direct de la collection d'ouvrages nouvellement constituée. Pour Atger, le dessin est nécessaire à l'étudiant en médecine, pour en connaître la technique certes, mais surtout pour y exercer son esprit d'observation tout en ouvrant son esprit à l'art. Atger donne ainsi académies, portraits et études, mais aussi paysages, animaux, scènes mythologiques ou religieuses des Ecoles française, italienne et flamande du XVI^e au XVIII^e siècle. Et s'il est destiné en priorité aux apprentis médecins, le musée doit s'ouvrir également, selon la volonté du donateur, aux amateurs montpelliérain : il est pour cela installé dès avant 1830 dans les salles qu'il occupe toujours aujourd'hui, dans le prolongement de la bibliothèque.

La bibliothèque universitaire de médecine connaîtra aux XIX^e et XX^e siècles diverses vicissitudes : les ouvrages non médicaux sont dispersés à la fin du XIX^e siècle dans les différentes BU de Montpellier, selon leur sujet, avant de retrouver un siècle plus tard la Faculté et d'être installés dans les salles voûtées du rez-de-cour. La collection s'enrichit parallèlement d'ouvrages et de périodiques médicaux et la bibliothèque est bientôt saturée, malgré des travaux d'aménagement dans les années 1950. Il faudra attendre 1992 pour que s'ouvre une seconde bibliothèque médicale à Montpellier, près des hôpitaux transférés au nord de la ville, pour les étudiants de 2^e et 3^e cycles. Aujourd'hui, dans le bâtiment historique, la salle de lecture continue, depuis bientôt deux siècles, d'accueillir les étudiants de premier cycle, pendant que les chercheurs du fonds ancien bénéficient d'une salle spécifique, et que le grand public apprécie les richesses du musée Atger.

Bibliographie

Anglada, Charles, *Notice sur la bibliothèque de la Faculté de médecine pour service à l'histoire de cette faculté*, Montpellier, 1859

Vial, Mireille, « Gabriel Prunelle (1777-1853) : médecin, bibliophile et érudit à l'origine de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier », dans *Histoire des bibliothécaires*, colloque Lyon 2003 (actes en cours de publication).

Vidal, Yvonne, « La bibliothèque et les archives de la Faculté de médecine de Montpellier », dans *Montpellier médical*, juillet-août 1958, pp. 77-108.